

« Mais lui, voulant se justifier, dit à Jésus : Et qui est mon prochain? » (Lc 10, 29)

Jésus aurait pu répondre en seulement quelques mots à une telle question, mais il préfère raconter une histoire. Ce n'est pas pour embrouiller son auditeur qu'il agit de la sorte, mais bien plutôt pour donner plus d'ampleur à son enseignement.

Évidemment, mon prochain, c'est celui qui est proche. Mais tout dépend de mes critères de proximité!

Le pharisien qui questionne Jésus est tout à fait de bonne foi lorsqu'il demande qui est son prochain. Ça va de soi, pour lui, que les Samaritains et les Païens, sans oublier les publicains et les lépreux ne doivent pas être mis au rang de prochain. D'accord pour accueillir l'étranger, mais pas de n'importe où!

Ça semble absurde, mais fait-on vraiment différemment de nos jours?

Mettez dans une même pièce deux chrétiens qui n'ont pas trop d'affinités. Il n'y aura pas deux mètres qui les séparera, et ils ne seront pas pour autant enclins à s'appeler prochains, sinon du bout des lèvres et sans la moindre conviction.

Et sans aller jusqu'à les mettre dans une même pièce, mettez-les dans une même école, dans une même paroisse, dans une même entreprise. Ils n'auront pas davantage d'empathie l'un pour l'autre. Seulement, ils auront l'excuse de la masse pour ne pas avoir à s'aimer.

Dans la parabole, un prêtre voit le pauvre homme à demi mort et fait un détour pour ne pas avoir à lui porter secours. Il avait l'excellente excuse de ne pas pouvoir toucher de sang, sous peine de devenir impur selon la Loi de Moïse et donc de ne pas pouvoir assurer son service au Temple.

De même, le lévite passe son chemin, avec sans doute une très bonne raison lui aussi.

Quant au Samaritain, avait-il moins de raisons que les deux autres d'ignorer le malheureux? Il venait de plus loin qu'eux et il était en pays étranger. Et lui non plus ne devait pas être là pour prendre une marche de santé.

Ce que le Samaritain avait de plus que les autres, c'est l'esprit surnaturel. Il s'est souvenu que rien n'arrive sans que Dieu le veuille, ou au moins le permette, et toujours pour notre plus grand bien.

Quel bien? Ce n'est pas toujours évident à reconnaître, mais il est interdit de douter que Dieu nous aime, et qu'il nous aime infiniment plus que nous ne nous aimons nous-mêmes.

Par conséquent, le prochain n'est pas à choisir, mais à recevoir, à recevoir de la main de Dieu qui a voulu – ou permis – de toute éternité que nous nous rencontrions, et ce pour notre plus grand bien.

Refuser, ignorer, nier le prochain comme l'ont fait le prêtre et le lévite en ne faisant pas le bien qu'ils auraient pu et qu'ils auraient dû faire, c'est refuser, ignorer et nier Dieu qui a dit : « Tout ce que vous aurez fait à l'un de ces petits qui est des miens, c'est à moi que vous l'aurez fait; et tout ce que vous n'aurez pas fait à l'un de ces petits, c'est à moi que vous ne l'aurez pas fait » (Mt 25, 40).

Parce que le prochain est là, il est voulu par Dieu. Il faut donc l'accueillir comme Dieu.

Cela dit, ce qui vaut pour les personnes, vaut aussi pour les événements. Ils sont tous disposés par Dieu pour notre plus grand bien, depuis la joie de trouver dix francs dans la rue jusqu'à la vilaine coupure de papier; du baptême du petit dernier, à l'annonce d'une grave maladie.

Pour quel bien? Ce n'est pas toujours évident à reconnaître, mais il est formellement interdit de douter que Dieu nous aime, et qu'il nous aime infiniment plus que nous ne nous aimons nous-mêmes.

Par conséquent, nous nous appliquerons à accueillir les événements comme ils se présentent, un à la fois. C'est le moment présent qui m'est prochain. Et ce prochain-là aussi il faut l'aimer.

C'est facile d'aimer ce qui est loin. L'herbe est toujours plus verte chez le voisin. Mais comment pouvons-nous aimer Dieu que nous ne voyons pas si nous n'aimons pas notre prochain que nous voyons? (cf. 1 Jn 4, 20)

À ce propos, saint Jean-Baptiste de la Conception, réformateur de l'ordre trinitaire, donne le conseil suivant. Considérant que le propre de la croix est d'être lourde et de faire mal, nous avons le réflexe de la repousser ou de la porter à bout de bras, avec dégoût. Mais ce n'est pas la bonne manière de faire.

Puisque la croix, il faut la porter de toute façon, prenons les moyens de rendre l'expérience la moins pénible possible. La croix sera d'autant moins lourde à porter qu'on la portera plus proche de soi. Puisque Dieu a décidé que nous devrions souffrir, c'est peine perdue de chercher à fuir.

En tout cela, Dieu ne permettra pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces. Il donne toujours ce qu'il faut pour accomplir ce qu'il demande. Et puisqu'il nous demande d'affronter la réalité, de vivre le moment présent, il nous donne aussi à chaque instant la grâce nécessaire pour aller de l'avant.

Voilà une raison supplémentaire pour s'en tenir à ce qui est proche de nous, à notre réalité, à ce que Dieu veut pour nous. Parce que Dieu donne sa grâce pour accomplir ce qu'il attend de nous, pas davantage. Il ne bénit pas nos tentatives pour fuir les croix qu'il nous présente.

En résumé, pour reprendre l'image du Seigneur, je dirais qu'il nous faut avancer sur le chemin qui est devant nous. Dieu est là, bien qu'invisible, et il soutient chacun de nos efforts. Faut-il enjamber un arbre, il nous en donne la force; rencontre-t-on notre pire ennemi, il nous donne le courage de lui être agréable; un malheureux à demi mort est-il couché sur notre chemin, nous recevons de Dieu ce qu'il faut pour le secourir.

Mais gare à celui qui s'aventure en dehors du sentier battu, à celui qui ferait un détour pour ne pas honorer le rendez-vous que Dieu lui a fixé : Dieu ne finance pas une telle expédition.

Il faut marcher droit, droit devant soi, en toute simplicité, car Dieu nous mène. Il faut faire ici et maintenant ce que l'on peut avec ce que l'on a, et pas ce que l'on aurait voulu dans un monde idéal qui de fait n'existe pas.

Cette grâce, il faut la demander à celui-là seul qui est capable de sauver nos âmes, Jésus-Christ, le Seigneur.